

—C'est faux ! je vous le jure. Il est braconnier, et on l'accuse de faire à l'occasion un peu de contrebande, mais...

—Sont-ce de si petits méfaits ?

—Mon cousin, elle est bien dure cette loi sur la chasse ! Les plus hautes maisons achètent et consomment les primeurs du gibier. N'est-ce pas celui qui mange le chevreuil qui devrait payer l'amende plutôt qu'un pauvre diable chargé de famille, sans pain, grisé par le plaisir de la chasse, et qui sait que son coup de fusil lui serait payé dans quelque château du voisinage ?

—Tu te mêles d'être éloquent en attaquant la loi, dit Cyrille avec un mélange de raillerie et de sévérité. C'est mal.

—Oh ! mon cousin, je n'attaque rien, mais je voudrais défendre un peu José Manoël.

—Comment se fait-il que tu aies l'idée de t'occuper de cet homme ?

—C'est bien simple, mon cousin, et c'est drôle en effet. Il y a un mois à peu près, je revenais du château de M... où Mlle Rose m'envoie quelquefois porter des dentelles. Vous savez que le château est assez loin, sur la route de Bidart. Ces dames m'avaient retenue là-bas très-obligamment sous prétexte de la grande chaleur. Je rentrais vers huit heures du soir, peu rassurée de me trouver, aux approches de la nuit, toute seule sur un grand chemin, et selon ma coutume, je chantais pour prendre courage. C'était je me le rappelle, cette chanson que vous m'avez apprise dans le temps :

Oiseau dont l'aile est comme une voile blanche, gagnes-tu les monts d'Espagne ? — Attends dans les villes que l'hiver finisse ; — nous laisserons fondre les neiges, nous passerons les monts ensemble.

—Peu importe la chanson ! elle ne fait rien à l'aventure.

—Pardonnez-moi, mon cousin, car presque aussitôt j'entends une voix forte entonner le dernier couplet :

Va, soupire de ma tendresse, à la demeure de mon amie ; si tu la vois pensant à moi, tu lui diras de qui tu vienas.

La belle voix, mon cousin ! Je n'oserais la comparer qu'à la vôtre. D'ailleurs, pas plus que vous, je ne puis entendre un mot de notre langue basque sans que mon cœur saute dans ma poitrine. Je m'arrête donc, l'oreille tendue, au moment même où deux hommes débouchaient d'un sentier. Ils n'avaient pas trop bonne mine. Celui qui marchait devant était, à ne pouvoir s'y tromper, un de ces cascarios tondeurs de mulets, ou vanniers, qui habitent le port de Cibourre. Ces gens-là jettent des sorts, n'ont de respect pour rien ni pour personne, et vivent sans foi religieuse, on me l'a toujours dit. En le voyant passer sous ses haillons malpropres, j'ai donc fait le signe de la croix pour me recommander aux saints : « Ne tremblez pas comme ça, dit l'autre qui suivait, nous ne vous voulons point de mal, mignonne. »

On m'avait montré José Manoël, un dimanche soir, sur le seuil de la salle de danse, et, qui l'a vu une fois ne l'oublie plus. Je savais qu'à cette époque il se cachait dans la montagne, soupçonné d'un délit de contrebande, et que depuis longtemps personne ne l'avait rencontré à Bayonne. La vie qu'il menait, je ne m'en doute point ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle devait se passer au grand air, car il avait le teint de la même couleur que le revers de ses bottes. Je tremblais bien encore un peu en lui rendant son salut, et j'étais toute contente de le voir continuer sa marche, sans me parler davantage. Les deux hommes avaient pris de l'avance sur moi. Tout à coup je les aperçois de loin qui quittent la route, et se jettent de côté dans un petit bouquet de bois. Le cœur me bat, je me figure qu'ils se sont placés là pour me guetter au passage. Je ne savais que faire dans ma frayeur, quand un bruit de galop résonne sur la route. Cette route, comme vous savez, est une suite de montées et de descentes, on dirait la mer avec ses vagues, et, pour se voir, il faut être à quatre pas l'un de l'autre. J'aperçus bientôt deux gendarmes et notre parent le brigadier Laverdans en tête.

—Tu viens d'Irun ? me demanda Laverdans.

—Non, brigadier, de Bidart.

—Bon ! c'est le même chemin. — Elle va peut-être bien nous renseigner, dit-il aux gendarmes, car c'est pour cette heure-ci qu'on m'a signalé son passage. — Et le cousin Laverdans se met à me raconter l'histoire du bandit qu'il cherchait, une histoire épouvantable.

A son signalement, je reconnus le bohémien qui venait de passer si près de moi : ma foi, j'allais indiquer sa cachette, quand je me suis rappelé qu'il était avec José. Là-dessus, je dis au brigadier : — Mon cousin Laverdans, je n'ai point rencontré l'homme dont vous parlez ni aucun autre. — Et voilà les gendarmes partis dans la direction d'Irun.

—Tu n'as point revu José Manoël ? demanda Cyrille avec anxiété.

—Oh ! que si ! Il avait entendu les chevaux s'éloigner ; en sortant du fourré, il est venu droit à moi et m'a dit : — Merci, mademoiselle, pour mon camarade, et merci pour moi aussi, qui me serais mal trouvé d'être mêlé à son procès. Nous nous sommes crus perdus quand vous avez parlé aux gendarmes ; mais je vois que vous vous êtes conduite en fille généreuse, incapable de livrer personne. Grâce à vous, mon camarade sera cette nuit hors de danger, et moi je serai bien tranquille auprès de ma mère. — Je vous jure, mon cousin, qu'il parlait comme un monsieur, si noblement et d'un air si doux ! Je n'oublierai jamais ce moment-là. Il me vint de la hardiesse, et je répondis : — Ce que j'ai fait, ce mensonge, c'était pour vous seul. Votre camarade, je ne m'en soucie guère. Je crois qu'il est de ces endurcis qui ne se corrigent pas ; mais vous, José Manoël, si vous voulez vraiment me prouver un peu de reconnaissance, promettez de changer de conduite, d'abandonner ce métier qui expose votre bonne renommée.

Il a bien ri de ce dernier mot ! J'étais au regret d'avoir parlé. Le bohémien, quoiqu'il n'eût rien compris, se pâma aussi à son exemple. Sans cesser de rire, José me prit dans ses bras brusquement, m'enleva de terre comme un enfant et me baisa au front. — Je jure Dieu, mignonne, dit-il, que si jamais je quitte ce métier, comme tu l'appelles, ce sera pour l'amour de toi.

—L'insolent ! s'écria l'écolier en fermant le poing.

—Pourquoi ? A peine échappée de ses bras, je me suis sauvée à toutes jambes sans lui dire un mot, sans même tourner latête. Ce n'est qu'à la porte d'Espagne que j'ai repris haleine. Encore m'avez-vous trouvée pâle quand je suis rentrée. Est-ce un péché que j'ai commis en me laissant embrasser sur la grand route ?

—Non, puisque ta volonté n'était pour rien dans tout ceci.

Madelette rougit. — Il me semble, à vous dire vrai, que ma volonté n'était pas allée tout à fait contre ce baiser. Du moins, je me le rappelle aujourd'hui encore comme une chose nouvelle ; il a été pris malgré moi, en réalité mal reçu, et pourtant j'y ai rêvé et j'y rêve toujours. — Voilà, je crois, où est le péché, mon cousin.

—Oui, Madelette, et le péché serait plus grand encore, si tu cherchais jamais à rencontrer de nouveau ce Manoël.

—O mon Dieu ! je suis donc bien coupable !

—Quoi ! — La voix de Cyrille s'éteignit sur ses lèvres blanches comme un linceul. — Vous vous êtes retrouvés ?

—Plusieurs fois, et j'en étais joyeuse.

—Où donc ?

—Chez Mlle Rose Laparade. Il faut croire qu'elle le connaît ; pourtant il ne venait pas auparavant.

—Et il vient pour toi, sans doute ?

Madelette eut un sourire qui signifiait : Je l'espère bien !

—Madelette, serais-tu assez folle pour t'attacher jamais à un homme indigne de toi ?

—Que voulez-vous dire ?

Elle se redressa fièrement de toute sa petite taille. — Parce que je vous ai conté l'histoire de mon premier baiser pris par hasard, ce n'est pas une raison pour m'accuser d'aimer qui me ferait honte, répliqua-t-elle avec un coup d'œil de reproche. Et elle reprit à voix basse : — Mais ma neuvaine peut faire un miracle. Cyrille vit cette pensée flotter dans son regard. Ils étaient arrivés devant la maison. — Je vous promets mes prières, dit-il en cessant pour la première fois de la tutoyer.

La mère de José Manoël appartenait à une famille illustre de la province. On disait que, mariée très-jeune au vieux comte de Sylveria, elle était allée vivre en Espagne, où l'ennui l'avait prise assez vite. En même temps elle concevait une passion folle pour un héros de cirque, Juan Manoël, qualifié d'invulnérable, tant il se jouait habilement des taureaux.

Dans une heure de vertige, elle quitta son mari pour suivre son amant. Bientôt après, Manoël cessa de mériter le nom d'invulnérable : il périt dans l'arène, comme il l'avait toujours souhaité, en saluant le peuple à la façon des gladiateurs antiques. Alors la comtesse de Sylveria reparut à Bayonne avec un enfant. Son père n'existait plus ; ses parents ne surent que la renier et la repousser. Un seul lui offrit une pension, à la condition qu'elle ne se fit pas connaître. Elle voulut refuser d'abord ; mais la misère vint, il lui fallait nourrir son fils ; elle accepta avec désespoir cette aumône.

Ils habitaient tous deux, dans une solitude farouche, un réduit du quartier de la citadelle. La Thérèse ne travaillait pas, et son fils n'avait aucun métier connu. Il avait reçu de sa mère cette demi-instruction qui corrompt plutôt qu'elle n'élève l'esprit, et en fait de précepte, de morale, il n'avait entendu prêcher que la haine des Peyrafitte et de leurs pareils. Tout ce qui se rattachait à l'aristocratie de naissance ou d'argent, José le détestait, parce que lui n'avait ni argent ni naissance. Le sang d'une des vieilles familles basques mêlé au sang plébéien d'un Juan Manoël avait produit le type le plus étrange : c'était une figure poétique et noble, des instincts d'élégance, des allures qui valaient tous les parchemins du monde, et, sous ces dehors d'une grâce presque efféminée, la force, l'ambition, la brutalité, une fierté ombrageuse qui n'excluait pas des habitudes de l'azzarone et de laquais. Vêtu proprement, presque avec coquetterie, il passait ses journées couché à l'abri des arcades, et le soir il ouvrait la portière des voitures devant le théâtre. Il arriva qu'une fois, comme il aidait une vieille dame à descendre de son antique berline armoriée, elle lui glissa un louis dans la main. Cette générosité lui plut fort, car il avait pour le lendemain des projets de dépense.

—Sais-tu quelle est cette dame ? demanda-t-il à un de ses camarades qui se trouvait là.

—C'est la douairière de Peyrafitte, lui répondit-on.

José se mordit la lèvre en pâlisant. Il s'assit sur un banc et attendit la fin du spectacle. Lorsque Mme de Peyrafitte sortit, appuyée sur le bras de son fils, José marcha droit à ce dernier et lui jeta au visage la pièce d'or qu'il avait reçue. La douairière poussait de grands cris. Son fils, revenu du premier étourdissement, cherchait l'agresseur, que la foule avait déjà entouré. Ce rassemblement était tout ce que souhaitait José.

—S'il vous plaît de vous venger, mon cousin, dit-il d'une voix haute, je suis tout à vos ordres, et sachez que je ne crains personne au poignard ni au bâton. Vous me trouverez chez la sœur de votre mère, quand vous lui ferez la grâce de venir la voir.

Le jeune homme ne profita pas de cette invitation et ne compromit point sa dignité en acceptant le cartel d'un fils de torero.

José Manoël jouit donc à l'aise de l'humiliation des Peyrafitte, qu'il s'imaginait avoir déshonorés aux yeux de toute la ville, en divulguant l'abandon dans lequel ils laissaient une fille de leur maison ; mais sa mère lui fit comprendre que la honte retombait tout entière sur lui, qui répondait par des violences à un bienfait, quelque minime qu'il fût. José n'avait jamais entendu parler de la pension que touchait sa mère ; dans son insouciance il ne s'était point demandé comment elle subvenait à ses besoins. Il pleura, non pas sa faute, mais l'humiliation qui, pendant des années, lui avait été imposée à son insu ; puis vinrent des reproches amers sous lesquels la Thérèse s'inclina sans répliquer, et l'instante prière de ne plus rien recevoir de ces parents dédaigneux, afin d'avoir le droit de les traiter en ennemis.

—Et comment vivrons-nous ? demanda-t-elle.

José ne répondit pas ; il se prit à réfléchir. A partir de cette époque, il s'absenta souvent, et plusieurs fois on le rencontra à Cibourre ou à Urrugue, la dernière poste française avant l'Espagne, en compagnie de gens d'assez mauvais renom, signalés à la surveillance des douaniers des deux frontières. Ce qu'il faisait, personne n'aurait pu le dire ; mais jamais sa mère ne manqua de pain ni lui de beaux habits, bien que l'un et l'autre restassent en apparence aussi oisifs que par le passé.

II

La clôture des vacances força Cyrille à s'éloigner. Depuis qu'il avait reçu les confidences de sa cousine, il trouvait dure la loi d'obéissance et sentait bien qu'il laissait une partie de son être, sa volonté et ses affections, en dehors du collège. Il pensait à Madelette au cœur, pendant les heures d'étude ou de promenade, à tous les instants de sa vie. L'amour se révélait à lui par la jalousie et bouleversait jusqu'à l'angoisse cette âme à la fois vierge et virile. En présence de Madelette, il n'avait qu'une idée, interpréter son regard, ses moindres paroles, pour y trouver la confirmation ou le démenti des soupçons qui le déchiraient ; mais comme il redoutait par-dessus tout de rencontrer une certitude, il écartait avec soin tous les sujets de conversation qui eussent pu aboutir à un aveu direct. Le jour où elle lui dit à l'improviste :

—Vous ne me parlez plus de José Manoël, mon cousin ? — il lui sembla que la foudre le frappait, et il baibutia machinalement :

—J'attendais.

—Vous attendiez quoi ? Que je vous dise mes secrets ? Je n'ose vraiment ; il faut m'aider un peu, si vous voulez que je tienne ma promesse de tout vous raconter.

—Vous pouvez me raconter tout, fit Cyrille avec une anxiété pleine de méfiance.

Elle saisit avec effusion la main du jeune homme dans ses deux mains :

—Figurez-vous qu'il a quitté la montagne et qu'il est employé maintenant dans la grande ferme-modèle, à une heure de la ville. . . Il vient tous les soirs voir sa mère.

—Et, par la même occasion, faire une visite à Mlle Laparade ?

—Oui, le plus souvent qu'il peut. La première fois qu'il a reparu, Mlle Rose a eu l'air de se moquer de lui :

—« Voyez-vous cet aigle, qui de lui-même s'est mis en cage. C'était bien la peine de commencer par tant occuper le monde de ses méfaits pour finir par accepter des gages de laboureur ! » — José ne disait rien, mais il semblait contrarié ; enfin il a répondu, en tordant ses moustaches : — « Il n'y a que deux métiers pour les gens de mon espèce, conduire une charrie ou manier un couteau. Je crois bien que si je n'avais pas eu des amitiés ici pour me retenir, je me serais fait soldat dans ces derniers temps, mais je n'ai pas le droit d'oublier que je suis fils unique de veuve. Il me faut deux choses à moi : gagner de l'argent pour ma mère et vous voir. » — Je ne sais pas si ces mots-là vous voient s'adressaient à Mlle Rose ou à moi ; j'avais la tête baissée sur mon ouvrage. Je crois bien pourtant que c'était à moi, car il a presque aussitôt ajouté : — « Sûrement, vous ne me blâmez pas, mademoiselle Madelette ? » — Et comme je baissais la tête encore davantage, il m'a dit très-doucement : « J'ai fait ce que vous m'avez demandé, n'est-ce pas ? » — Si bas qu'il eût parlé, Mlle Rose l'avait entendu, et elle était devenue toute rouge. Depuis ce moment, elle me boude comme si je l'avais offensée.

—Elle s'aperçoit peut-être des empressements de José Manoël auprès de toi, dit Cyrille dont la voix tremblait.

—Par ma foi ! elle serait plus fine que moi-même ! s'écria Madelette avec un éclat de rire qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité. Mon galant arrive d'habitude au magasin à l'heure où je m'en vais. A peine si je l'entrevois. Je sais seulement qu'il est en train de devenir honnête homme, et cela grâce à nos prières. Je suis contente comme vous devez en être content.

Que se passa-t-il à la suite de cet entretien dans l'âme de l'écolier ? Nul ne le sait, mais il écrivit une longue lettre à Mme de la Vernède, et le matin du jour où son fils devait prendre la soutane, la veuve Cabarous apprit du même coup deux nouvelles dont elle ne vit pas le lien secret, mais qui la plongèrent dans une stupeur profonde : Madelette rappelée à La Vernède, avait refusé de quitter sa tante pour se rendre au désir de la baronne, et Cyrille de son côté, ayant paru concevoir tout à tout de singulières incertitudes, demandait un sursis.

Pour deviner la raison qui attachait si opiniâtement Madelette à Bayonne, il eût suffi de passer devant la boutique de Mlle Laparade vers le soir, à l'heure où les lampes s'allumaient sur le comptoir et les réverbères sous les arcades. On eût aperçu un beau garçon vêtu en artisan, autour duquel s'ébattaient tout l'essaim des jolies filles.

Une seule ne lui parlait pas ; mais elle s'éloignait la dernière, en se retournant plus d'une fois vers les volets fermés, comme si elle eût à regret laissé ensemble sa maîtresse et le jeune homme. Ce qu'ils se disaient à voix basse durant de longues soirées eût justifié en effet son inquiétude. Il fallait toute la naïveté de ses quinze ans, toute la noblesse d'une âme où ne pouvaient éclore que de grands dévouements et de grandes tendresses, pour de point démêler clairement l'idolâtrie de José pour la beauté de Rose et le caprice assez vulgaire qui attirait Rose vers José. C'était une habile comédie que jouait là Mlle Laparade. José Manoël avait fini par soupçonner quelque trahison. Il devint peu à peu sombre, taciturne, et à la suite de querelles violentes avec Mlle Rose, resta plusieurs semaines sans mettre les pieds dans la maison ; mais on prétendit qu'il rôdait sans cesse aux alentours. Madelette lui ayant un jour demandé par quel hasard il jouissait d'autant de loisir : — J'ai quitté la ferme, lui répondit-il. Je m'ennuyais de vivre aux champs. — Vous avez beaucoup maigri et pâli ! continua timidement la petite.